

La projection des quatorze courts métrages lors de la sixième édition du Festival du film arabe (FOFA) organisé à Oran du 15 au 22 Décembre 2012 a permis au public d'apprécier la richesse de la production cinématographique, notamment celle des pays africains ayant participé à cette manifestation. Il est évident que, dans une compétition de cette importance, les réalisateurs des courts métrages ne misent pas seulement sur les aspects techniques et esthétiques. Ils optent aussi pour des sujets qui préoccupent l'opinion publique dans le but de mettre au jour des questions qu'ils jugent importantes, et mettent le récepteur dès les premières séquences dans le vif du sujet, surtout vu le temps limité imparti à ce genre de production cinématographique. Nous tenterons dans ce compte rendu de faire ressortir les histoires qui intéressent les réalisateurs en ce qui concerne leur sélection des intrigues qui touchent le public. Loin de prétendre à une analyse critique des œuvres artistiques, nous focaliserons sur les différentes techniques adoptées par les réalisateurs et qui leurs permettent de reproduire des réalités sociales.

Les maux et les mots*de l'Afrique profonde

L'idée qui traverse l'ensemble des trois courts métrages dont il est question dans ce paragraphe c'est l'envie de partir à tout prix. Les individus éprouvent pour différentes raisons (guerres, mal-vie, entre autres), l'envie de quitter leur territoire pour partir vers une autre destination. Du fond du Darfour, *Les enfants de la cave*,¹ exprime les souffrances d'une guerre qui déchire le Soudan. Les enfants symboles de l'innocence n'échappent pas au désastre, à « la mort inévitable » malgré les efforts de leur mère qui tente de les cacher dans une cave creusée dans le sable. Elle espérait mettre ses enfants à l'abri d'un accrochage survenu lors d'un long voyage vers une terre refuge. Elle revient pour les récupérer après la fin du danger, mais elle perd les repères de la cave couverte par le sable, et elle perd ses enfants à jamais. Elle continue son voyage en allant dans tous les sens. La guerre finalement ne déchire pas seulement les territoires, elle déchire les liens et les cœurs.

Si, en Afrique de l'Est, c'est la guerre, en Afrique du nord c'est *El harga*, émigration clandestine des jeunes, qui est à l'origine des souffrances. Dans le court métrage algérien *Harraga*² ou *Brûleurs*, Farid Bentoumi évoque le phénomène de l'émigration clandestine. Pour lui, *brûler* ne s'applique pas seulement aux frontières du moment que ces jeunes brûlent aussi leurs papiers. A travers cet acte, « brûler les papiers » les jeunes expriment l'envie de renaitre de nouveau, l'envie de couper avec une appartenance, de couper les liens pour devenir citoyens d'un autre pays. Ces jeunes prennent le risque de voyager sans passeur et ne veulent plus attendre un jour de plus, mais au cours du voyage ils perdent leur compagnon Khalil, « un jeune de 22 ans, titulaire d'un master en sciences politiques ».

L'Égyptien aussi veut quitter son pays mais à la différence des autres concernés, il veut le faire dans le respect des règles. Il entame la procédure pour l'obtention d'un passeport, mais l'administration lui demande de fournir des papiers (l'acte de naissance ou l'acte du décès de sa mère et de l'ex épouse de son père). Il se dirige vers Alexandrie pour retrouver l'ex épouse de son père dans l'espoir d'obtenir les documents nécessaires. Elle lui donne ce qu'il demande, mais il renonce à son projet

Les voies et les voix africaines sur l'écran de la FOFA

Mustapha Medjahdi et Souad Guerguabou

Courts métrages : *Les enfants de la cave*, Association Soudanaise pour la Protection de la Nature, Soudan.

Harraga, 2011, Les films de Velvet, Algérie.

Voyage seul, 2010, Université française d'Égypte, Égypte.

Papa Noël, 2012, Barney production, Tunisie.

Le danseuse, 2012, MFS, Maroc.

La main gauche, 2012, Kinochoc Productions, Maroc.

Une femme dans le gouffre, Université française d'Égypte, Égypte.

Square Port Saïd, Production : Belle-Ville, Algérie.

migratoire pour ne pas reproduire l'erreur de son père qui l'avait abandonné. Il s'est senti le devoir de rester auprès d'elle après avoir découvert qu'elle est malade et qu'elle n'a plus personne pour s'occuper d'elle depuis qu'elle a refusé de quitter le pays avec son père. C'est autour de ce scénario que tourne la nouvelle histoire égyptienne : *Voyage seul*.³

Visages masqués et rôles réels

La vie n'est pas toujours facile pour certains ; elle les oblige à accepter parfois des rôles dont ils ne sont pas toujours fiers, comme c'est le cas par exemple dans deux des films proposés ici. Il s'agit pour le premier du court métrage tunisien *Papa Noël*⁴ qui se penche sur le devenir des sans-papiers à travers le quotidien de Fouad, un jeune tunisien qui vit clandestinement en France. Il travaillait au début de son séjour au noir dans un chantier contre un revenu dérisoire pour pouvoir subvenir au minimum dont aurait besoin sa famille, et sans pouvoir revendiquer ni contester auprès de son patron. Un soir il rentre chez lui « dans un appartement qu'il partage avec d'autres Tunisiens ». Son ami lui propose un travail assez amusant qui consiste à jouer le rôle au *Papa Noël*. Il accepte cette tâche, étant donné qu'il bénéficiait d'un déguisement (tenue du Père Noël, son visage voilé par la longue barbe blanche et le chapeau), donc rassuré du fait que personne ne pouvait le reconnaître. Mais un jour la police vient l'arrêter en découvrant que beaucoup de Tunisiens sans papiers ont opté pour ce job. Ainsi une vingtaine d'immigrés clandestins déguisés en père Noël, se font expulser du territoire français vers leurs pays d'origines.

Tout comme le Tunisien *Papa Noël*, *Le danseuse*⁵ marocain déguisé se dirige chaque soir à *Sahet El f'na*,⁶ la plus connue à Marrakech. Il rejoint le groupe de musique folklorique pour le spectacle ; ils chantent et le *danseuse* met son *Kaftan* marocain et danse pour gagner sa vie, mais en nous avertissant : « ne croyez pas que je danse pour vous par plaisir, l'oiseau, éborgé, danse de douleur ». Il vit deux personnalités, celle d'un homme qui, durant la journée, s'occupe de sa femme et ses deux filles, et celle d'une femme qui porte un *Kaftan* le soir pour danser en public. En dépit de l'image négative de ce métier et de la mauvaise réputation des danseuses, le *danseuse* lui, bénéficie du respect de son entourage, de sa femme et de ses petites filles dans la mesure où tout le monde sait qu'il ne fait pas cela pour le plaisir mais pour subvenir aux besoins de sa famille.

Portraits de personnes violentées

Les guerres, *El Harga*, entre autres, ne sont pas les seules phénomènes à l'origine des souffrances et des douleurs car la violence peut prendre plusieurs formes. *La main gauche*,⁷ à titre d'exemple raconte l'histoire de Abdelali, un petit garçon qui se sert spontanément de sa main gauche. Son père, Imam s'efforce de lui faire changer cette pratique de sorte qu'elle converge avec la « recommandation religieuse » qui imposerait l'usage de la main droite. L'enfant subit pour cela toutes formes de violences physiques et psychologiques de la part du père qui veut à tout prix le débarrasser de cette habitude. Il a été battu, frappé, ligoté, et même brûlé... mais sans résultat. Incapable de défendre son fils, sa mère pleure sa douleur en silence. Même lorsque l'enfant grandit, se marie et devient adulte, son père refusait tout ce que son fils lui offrait de la main gauche. Il fallut que Abdelali perde sa main droite dans une explosion pour que son père devenu grand-père tolère, enfin, de voir son petit-fils (fils de Abdelali) utiliser sa main gauche. Dans le même ordre d'idées, *Une femme dans le gouffre*⁸ raconte l'histoire d'un couple égyptien dont le mari est « chômeur » et ivrogne, et qui malgré les remords n'arrive pas à changer. La femme se retrouve dans

la prostitution pour subvenir aux besoins du foyer. Elle subit au cours de ses aventures toutes formes de violences de la part des clients jusqu'à ce qu'elle tombe malade. Après sa guérison, son mari retrouve la vie normale, mais tous les deux restent prisonniers du passé et n'arrivent pas à occulter cette partie de leur histoire.

On ne peut pas finir sans parler de : *Square Port Saïd*,⁹ qui synthétise en quelques minutes un autre problème auquel les jeunes sont confrontés, le recul de l'âge du mariage. La scène se passe dans un bus qui se dirige vers Square port Saïd à Alger. Un jeune s'assoie en face d'une jeune fille. Le contrôleur du bus se pointe et le jeune n'avait pas en poche de quoi payer. La jeune fille s'empresse de régler le prix de son ticket. Lorsqu'il s'aperçoit qu'elle est sourde et muette, le jeune invente un code pour dialoguer avec elle en fabriquant des origamis¹⁰ à l'aide de son ticket. Cette communication non verbale aura permis au réalisateur de mettre sur écran les rêves différenciés entre les deux sexes. Le jeune utilise son ticket pour en faire un petit avion, puis un bateau, et invite la fille l'accompagner, l'essentiel pour le réalisateur étant d'exprimer cette obsession de vouloir partir. Elle lui fait signe pour dire « non ». Pour exprimer son projet d'avenir, elle crée à l'aide du ticket une petite maison avec deux fenêtres et une porte avec un petit cœur, mais le jeune refuse de le prendre. Un vieux s'assoie et trouve ce ticket (représentant une maison) et commente en disant : « tu resteras toute ta vie sans accomplir ce rêve (posséder une maison) ».

Il reste à souligner que c'est le court métrage : « Vie courte » ou *Hayat Qacira* du réalisateur Adil El Fadl du Maroc qui a remporté le premier prix ou Lion d'Or (*El Wihr Ed- habi11*), tandis que « Hawess » du réalisateur Égyptien Mohamed Ramadan Saïd Gabr a obtenu le prix du Jury. Mais notre objectif ne consistait pas à focaliser sur des films sélectionnés par le jury, mais d'identifier les sujets qui préoccupent les réalisateurs et qui reflètent notamment des réalités sociales et culturelles dans des régions de l'Afrique d'aujourd'hui. Et l'essentiel après tout est que cet événement a permis aux artistes et au public de vivre des moments d'échanges et de parler de ces réalités que le cinéma a pu capter, produire et mettre sur écran.

Notes

* Expression reprise de Abdelmalek Sayad dans son papier « Les maux-à-mots de l'immigration » Entretien avec Jean Leca (<http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/search/>)

- 2010, scénario : El Tayeb Mahdi, Photo : Ahmed Abbas Kadoura, son : Fawzi Thabet, montage : Marie Pierre Renault, musique : Dr Kamal Youssouf Ali, producteur : Association Soudanaise pour la Protection de la Nature.
- 2011, écrit et réalisé par Farid Bentoumi, directeur de la photographie : Lucas Leconte, ingénieur de son : Julien ROIG, producteur : Les films de Velvet.
- « Ya M'saferwahdek », 2010, scénario et dialogue : Khaled Hassouna Chadi Abou Chadi, montage : Mina Bersouna, directeur de production : Mostapha E- Chafâi et Charif Fethi, production : Université française d'Égypte.
- 2012, Écrit par Thomas Cailley et Walid mattar, réalisé par Walid mattar, produit par Said Hamich, ingénieur de son : Nicolas Rhode, Producteur: Barney production.
- 2012, Scénario et réalisation de Abdelilah El Jaouhari, Photo : Fadil Chouika, montage : Mohamed Ouazzani, Musique : Karim Slaoui, Production : MFS.
- « Place des arts », selon des habitants de la ville mais qui pourrait signifier aussi : « place des exécutions capitales ».
- 2012, film documentaire, scénario: Mohamed Arious, réalisateur : Mirfat El Ebiyari, photo : Fadil Chouika, son : Najib Chlih, montage: Njough Jaddad, musique : K'Ima, Producteur : Kinochoc Productions.
- Scénario: Adel Abdellah, Directeur de la photographie : Hany el Nehasy, montage: Réda Ezzat, Producteur : Université française d'Égypte.
- Film de Faouzi Boudjemai, Idée : Mekki Messaoud, Scénario : Faouzi Boudjemai, Image : Benjamin Echazarreta, montage : Franck Cotelle, Musique : Hakim Oulamer et Mokrane Yahyaoui, Production : Belle-Ville.
- Art du papier plié, (www.origamania.free.fr), (www.fr.origami-club.com)
- El Wihr Ed- habi* signifie : « lion d'or », Wihr est le symbole de la ville : « Wihran - Oran » ou deux lions.